

Little Falls, ou Petites-Chutes, où le touriste européen retrouve des analogies si frappantes avec les rochers déchirés, les montagnes hérissées de pins et d'ifs au feuillage glauque, les torrents impétueux, et les précipices fracturés de maintes solitudes de la Suisse. Puis on arrive à Utica, jolie ville d'environ quinze mille âmes, où le convoi s'arrête, et où les connaissances prennent un assez bon dîner au Baggs Hotel, contigu au dépôt du rail-road. Et puis ensuite à Syracuse, où on l'on arrive sur les sept heures du soir. Utica est, à la lettre, le grenier d'abondance de la Mokawak Vallée. Syracuse est la source usine où se fait, à l'aide des nombreuses sources salines dont ses environs sont partout enrichis, la plus grande quantité du beau sel dont s'approvisionne l'état de New-York et les frontières des états limitrophes.

Si le voyageur se décide à passer la nuit à Syracuse, ce que je lui conseille de faire à tous égards, il peut en toute sûreté planter sa tente au Syracuse House, située à cinquante pas du rail-road-dépôt. Il y trouvera bonne table, bon lit, bons soins. L'Empire Hotel, qui se trouve à l'autre bord du canal, est, selon moi, trop loin du dépôt pour un voyageur qui passe. En quittant Syracuse, le lendemain matin, des paysages des sites, des points de vue d'un genre tout-à-fait différent, s'offrent aux regards sur la route, et indiquent à l'observateur qu'il a laissé derrière lui la vallée de Mokawak. C'est d'abord la coquette et jolie petite ville d'Auburn, avec ses maisons blanches et ses beaux arbres vert. C'est là que gît, comme un immense tombeau, la grande prison d'état centrale de New-York. C'est un édifice d'architecture cyclopéenne, par sa solidité, bâti de pierres noires, sombres comme une tenture mortuaire, et qui figure, à peu près, au milieu des riantes maisons de la blanche Auburn, comme une rugueuse verrue sur le nez d'une beauté "au teint de lys et de rose." Dans le sein de cette tombe vivante, morte comme la mort, sont ensevelis, pour la rémission de leurs péchés dans ce monde, plusieurs centaines de délinquants, condamnés par la loi à des termes plus ou moins longs, et silencieusement occupés à fabriquer, chacun selon sa capacité, des "articles de nouveautés de tous genres (fancy goods), " toujours fraîchement arrivés de Paris!" A en croire des confidences "bien renseignées," on y fabrique aussi, comme à Buffalo, de "vrais cigares de la Havane (genuine Havana)," dont la capa (robe) est produite par le Maryland, et les tripes (l'intérieur) par les guérets de l'Ohio! Après quoi ils sont dûment baptisés "Pura vuela de abajo," ou "Principe de primera suerte!" C'est du moins pour tels que les bons épiciers (ce type cosmopolite de la bonhomie inearnée) que les épiciers, dis-je, des mille petits villages de l'intérieur — et surtout d'Auburn même! — les achètent des revendeurs métropolitains à leurs dispendieux voyages d'approvisionnement à New-York! La prison d'état est située en face même du rail-road-dépôt.

Au-delà d'Auburn on traverse à la course le poissonneux Cayuga Lake, et ce n'est pas sans étonnement ni sans admiration que le voyageur se voit emporté sur les écluses avec la rapidité de l'éclair sur un pont d'une longueur vraiment gigantesque et que longe à sa gauche un autre pont tout aussi merveilleux, et qui n'a pas moins d'un tiers de lieue de longueur! Bientôt après, on arrive aussi à l'autre côté, mais en le contournant, du romantique Geneva Lake — magnifique nappe d'eau qui, assure-t-on, ne gèle jamais complètement, même dans les hivers les plus rigoureux, tant est grande sa profondeur dans la sonde, n'a encore pu trouver le fond dans certains endroits. Enfin, après avoir glissé comme un dard à travers Canandaigua, autre jolie petite ville très florissante, le convoi vous dépose à Rochester, la Birmingham et la Man-

chester, tout à la fois, de l'état de New-York. La rivière de Genesey, qui a fait en quelques années, de Rochester une ville si manufacturière, si importante, si riche, y produit une chute, des Cascades et des Cataractes qui, si ce n'étaient celles du majestueux Niagara, seraient considérées, assurément, comme la merveille nautique des Etats-Unis. Mais hélas! auprès du Niagara (que S. M. Florestan 1er nous pardonne la comparaison), les chutes et cataractes du Genesey ne présentent guère plus dans la balance hydrostatique des voyageurs, que le roi de Monaco auprès du Grand-Mogol! Cependant, je dirai au touriste amateur qui voudrait prendre une sorte d'avant-goût du Niagara; Ne négligez pas le coup-d'oeil des jolies chutes et cataractes du Genesey, à votre passage à Rochester. Vous en serez richement récompensé. Prenez un fiacre et faites vous y conduire sans hésiter, d'autant plus qu'il ne vous faut tout au plus qu'une demi-heure pour jouir de ce plaisir, et que le rail-road vous donne au moins deux heures pour dîner et vous reposer, avant de se remettre en route pour Buffalo — où vous arriverez à huit heures du soir, après avoir alternativement traversé Batavia, autre ville assez grande; Attica, petite ville naissante, des bois encore incultes, des défrichements à moitié cultivés; et quelques rares fermes encore encombrées de troncs d'arbres et d'épaisses broussailles; car, à mesure qu'on s'avance vers l'ouest, ce qui, du reste, se conçoit aisément, le pays devient de moins en moins peuplé, et, par conséquent, de moins en moins cultivé. Il est inutile de remarquer que depuis Albany on rencontre encore bon nombre de petites villes et de grands villages qui concourent également, chacun à sa manière, à enjoliver cette route déjà si variée, mais que j'ai dû laisser au touriste le soin de reconnaître par lui-même.

En arrivant à Buffalo, vous n'avez que trois principaux hôtels où choisir un logement pour la nuit: l'American, le Mansion House et le Western Hotel. Le premier est situé dans le up town, ou la "Chaus-sée d'Antin" de Buffalo. Le second, au beau milieu du mouvement commercial, et à cinquante pas des deux dépôts des rail-road de l'Est et du Niagara. Le troisième, à côté même du bureau du rail-road des Chutes. Ces trois hôtels étant à peu près également bien tenus, je dirai simplement au voyageur: Si vous désirez un lieu tranquille et fashionable, où la table soit servie un peu plus à la française et où vous puissiez ronfler tout à votre aise sur des lits excellents et dans des chambres fraîches, déployez votre tente à l'American. Si vous avez quelque course à faire, au sein du monde commercial, ou à la poste, ou sur les quais du port, jetez votre ancre au Mansion House, maison toute neuve et où tout est first rate. Si vous avez peur d'arriver trop tard au rail-road le lendemain matin, pour prendre le convoi des Chutes, ce qui vous obligerait à passer une mortelle journée à Buffalo, ville aussi triste, à mon avis du moins, que l'animal sournois dont elle porte le surnom peu gracieux, allez tout droit au Western Hotel où j'aurai le plaisir de vous aller prendre le lendemain matin, à neuf heures très précises pour vous conduire enfin aux Chutes.

L'Ermitte de Niagara, F. F. G....

NOUVELLES ÉTRANGÈRES.

Les Anglais à Lahore.

Lord Hardinge n'a pas cru l'Angleterre assez riche pour payer sa gloire. Il a imposé à Peishah un tribut tel que le trésor a été épuisé du premier coup. C'est alors seulement que le

gouverneur général a pensé à indemniser l'Angleterre par des arrangements de territoires. Nous ne parlerons pas de celui qui se trouve sur la rive gauche du Sutledge et que la compagnie s'est approprié. Il est peu important, si ce n'est sous le rapport militaire; mais nous ferons remarquer comment la compagnie a disposé de ce qu'elle ne voulait ou ne pouvait pas prendre en ce moment.

Le Penjab a été partagé en deux états: sur l'un, qui est dans la plaine et dont il est facile de s'assurer la domination, lord Hardinge a établi Dhalip-Sing, un enfant qui règne sous la tutelle de sa mère. Par ce pauvre petit maradjah, l'Angleterre se fait céder un immense territoire qui va jusqu'à l'Himalaya et comprend la province de Cachemire; puis elle charge Dhalip-Sing de gouverner ce territoire en payant à l'Angleterre un léger tribut. Les régions montagneuses forment un royaume indépendant pour le visir de Goolab, qui s'intitulera désormais Goolab-Sing, c'est-à-dire qu'éclaire l'habileté de lord Hardinge, et car il a réservé à la compagnie l'arbitrage souverain de toutes les difficultés qui pourraient s'élever entre Dhalip-Sing et Goolab-Sing. Or, il naîtra des difficultés toutes les fois que l'Angleterre sera intéressée à en faire naître.

On dit que si lord Hardinge n'eût pas été lié par le traité du 12 février, il aurait reconstruit l'empire de Rundjet-Sing pour le donner à Goolab. Nous avouons nous ne pas percevoir l'avantage qui résulterait pour l'Angleterre de cette combinaison. Mais si elle lui convient, l'Angleterre la réalisera suivant son bon plaisir, au moyen de l'arbitrage stipulé dans l'article 13 du traité. Notre opinion est au contraire que ce traité est rédigé avec une grande adresse: il donne à l'Angleterre tous les bénéfices de la conquête sans lui en donner les embarras. Les Anglais ne cherchent pas dans l'Inde autre chose que des avantages commerciaux, et l'on sait que dans la crainte de recommencer là ce qu'ils ont fait aux Etats-Unis, ils ont sévèrement interdit aux Européens d'y acquérir des terres. La domination de la Péninsule hindoustaniqne pour en extraire le plus possible de richesses, tel est le but de la Grande-Bretagne. Le traité du 16 mars tend très directement à ce but. La France est trop grande pour se montrer jalouse. Nous voulons seulement que l'Angleterre, animée du même esprit de justice et de cordialité, ne se jette plus à travers toutes nos entreprises en Afrique, et ne fasse pas appel aux passions des aristocraties européennes, si nous étions forcés jamais de traiter les Marocains comme elle vient de traiter les Sikhs. — (Débats.)

Insurrection de Pologne.

Toutes les lettres de Gallicie continuent à affirmer que les paysans ne se contenteront pas des concessions contenues dans l'ordonnance publiée le 19 avril. Les autorités locales déclarent elles-mêmes que la paix ne saurait être rétablie à ce prix.

Nous lisons dans la Gazette universelle allemande du 1er mai:

"Un voyageur nous a fait un récit des événements de la Gallicie qui prouve que ce qui a été dit des massacres des nobles n'était pas exagéré; les enfants au berceau même n'ont pas été épargnés. Les paysans ont confondu les gentilshommes libéraux avec ceux qui ne l'étaient pas. Le territoire au pouvoir de Szela est de 10 à 12 milles carrés. Le gouvernement n'a pas tenté de comprimer l'insurrection par la force armée. On ne croit pas que les paysans se contenteront des concessions qu'ils ont obtenues."

Espagne.

L'échec qu'a reçu l'insurrection de la Gallicie ne paraît pas l'avoir abattue. Le ministère est

toujours si peu maître de la situation qu'il n'ose rien entreprendre.

Voici ce qu'on lit dans la correspondance ministérielle du 29:

"On disait hier que le cabinet, désirant profiter de la force et du prestige que lui donne le triomphe remporté sur les révoltés, avait résolu de convoquer les cortès dans un bref délai, se flattant d'avoir la majorité dans le parlement. El Eraldo ne pense pas que la réunion des cortès doive avoir lieu dans un aussi bref délai. Il existe deux opinions bien distinctes à cet égard; suivant l'une, les cortès actuelles seront rassemblées de nouveau; suivant l'autre, c'est une nouvelle chambre que le ministère serait disposé à convoquer. Une question aussi délicate est de nature à être approfondie et débattue en conseil des ministres."

Allemagne.

L'alliance entre la Russie et la Prusse se disloque, malgré les liens de famille et les nœuds d'affection personnelle qui unissent les maisons royales. Cet événement tient à plusieurs causes: non-seulement la Prusse est franchement entrée dans le mouvement libéral, mais elle aspire naturellement à donner la direction aux états secondaires de l'Allemagne, dont les princes se sont pour la plupart rangés sous le patronage du czar. Or, il n'y a pas de sentiments qui tiennent contre les grands intérêts politiques. Le Mercure de Souabe comprend cette vérité, et pour renouer l'alliance, il imagine de soutenir que la manière dont la presse française a jugé la révolution de Pologne fait une nécessité aux trois puissances du Nord d'agir d'accord vis-à-vis de la France. Cette vieille politique n'est plus de mise; la France et la Prusse sont heureusement d'accord pour vouloir la liberté constitutionnelle, et c'est là un gage d'amitié plus certain que si les rois Louis-Philippe et Guillaume IV se rendaient les visites les plus cordiales.

Irlande.

O'Connell a prononcé dans un meeting des amis de l'Irlande un discours où il attaque le bill de coercition avec éloquence et vigueur. Voici les passages les plus importants de ce discours:

Si le bill de coercition devait mettre un terme aux crimes qui affligent l'Irlande, quelque amour que j'aie pour la liberté, je voterai en faveur du bill. (Écoutez! Mais je ne suis pas de ces gens qui voient seulement les méfaits commis par les uns et qui ne voient pas ceux que commettent les autres. (Applaudissements.) Il est bien vrai que des assassins ont été commis en plein jour et qu'ils sont devenus plus nombreux dans ces derniers temps. Mais quelle en est la cause? La cause! ce sont les méfaits commis par ces propriétaires qui détruisent de fond en comble les villages habités par les Irlandais, qui jettent pèle-mêle sur la voie publique les vieillards démunés de tout, les enfants affamés et les pères pleins d'activité mais ne trouvant pas de travail. La cause! c'est que le peuple meurt dans les rues et dans les fossés, sans trouver quelqu'un qui lui puisse donner du travail. N'est-ce, pas là aussi une légion d'assassins? (Applaudissements.) Pour moi, je désire que des deux côtés la vie humaine soit respectée.

Croyez-en mon expérience locale: l'effet du bill coercitif sera l'augmentation plutôt que la diminution des crimes en Irlande. Au bout de ce bill, je vois des océans de sang et la guerre civile. Les auteurs et promoteurs du crime en Irlande, ce sont les ministres qui ne craignent pas de s'élever contre ce pays déjà si malheureux! A quoi bon, je le demande, ces dons précieux de la divine Providence faits à l'homme, la santé, la force et l'industrie, si l'homme ne peut pas rester tranquille dans ces îles qu'il labour, si le caprice d'un propriétaire foncier

peut, en l'évinçant, lui ravir tous les moyens d'existence? La condition des pays irlandais est effroyable. Le malheureux plante des pommes de terre, et il ne les récolte pas suivant son bon plaisir; le propriétaire foncier le chasse de cette terre qu'il a arrosée de la sueur de son front, et si quand la nuit est venue sa femme ou l'un de ses enfants, pressés par la faim, vont déterrer quelques pommes de terre, on les envoie en prison, et là on leur fait durement expier ce crime... de pauvreté. Les Anglais ne connaissent pas toutes ces affreuses misères. (Non! non!) Du meurtrier qui tue à coups de fusil et du ministre qui décime une population par la faim, quel est le plus cruel? Ce n'est pas l'assassin; car une bulle tue plus vite que la famine. Quelle différence entre la condition actuelle du peuple irlandais et la situation de l'Irlande de 1782 à 1800!

Aujourd'hui 2,300,000 Irlandais gémissent dans le dénuement le plus absolu. Les 75 centièmes de la population des districts ruraux logent dans des cabanes où il n'y a qu'une chambre. Les 23 centièmes de la population des villes, dans des salles uniques; 7 millions dans des maisons où la pluie suinte et entre. Les lits, les couvertures sont des objets de luxe généralement inconnus. La cause de tous ces malheurs, c'est l'Union, l'Union fatale. Mais il y aurait encore un grand et glorieux moyen de remédier au mal. Le rétablissement de la nationalité irlandaise, la révocation de l'Union.

—On écrit de Gouven (Finistère) au National de l'Ouest:

— Un maçon, réparant une maison dans la ville de Lesnevén a trouvé ces jours derniers une caisse contenant 10,000 fr., tant en or qu'en argent; la plus grande partie des pièces étaient du règne de Louis XVI.

Trois mendians de la commune de Plounevez-Lochrist viennent de recueillir de l'Angleterre une succession évaluée à deux millions de francs, tant en rentes qu'en argent. La part de chacun en rentes s'élevait à 60,000 fr.



LA REVUE CANADIENNE.

MONTREAL, 19 JUIN, 1846.

Décadence du Ministère.

Le ministère le plus impopulaire, le plus injuste, le plus faux, le plus malhonnête qui nous ait jamais été imposé depuis longtemps, se démembrera et va tomber. Les journaux de cette ville annonçaient ce matin la retraite du cabinet de M. D. B. Viger. M. Papineau a régné depuis quelques jours et a même quitté la ville. Toutes les rumeurs qui circulent au sujet des successeurs de ces messieurs sont fabriquées, il n'y a pas à en douter, afin de sonder l'opinion publique.

Nous attendons quelques jours avant de nous prononcer sur les changements qui vont s'opérer. Selon nous, il faut qu'un changement de ministère soit quelque chose de sérieux, que ce soit une politique substituée à une autre. Il nous semble que c'est là un principe gouvernemental, et nous verrions avec la plus grande surprise, M. Draper vouloir sérieusement organiser un ministère sans l'influence et le concours de la majorité du Bas-Canada. Nous lui croyons trop d'habileté pour vouloir jouer lui-même en personne la farce ignoble, qu'il a fait jouer à M. Viger.

En attendant, nous voyons que les journaux du matin annoncent la nomination très probable de J. A. McDonald M. P. de Kingston, comme commissaire des terres de la Couronne; Pilon James Morris, président du conseil. L'hon. L. M. Viger, receveur-général.

A propos de toutes ces rumeurs voici ce que dit le Journal de Québec:

Dans la multitude de changements que la presse signale, on ne parle des Canadiens Français que comme devant occuper des rangs inférieurs; et toutes les hautes situations politiques doivent être la part d'homme du Haut-Canada. Quant aux chefs de l'opposition, l'on veut en défaire en leur montrant du doigt des places honorables et la ratifier, permanents, en dehors de la vie publique, pour désorganiser l'opposition du Bas-Canada et le nullifier. M. Draper est à l'œuvre, ces rumeurs jetées au public sans responsabilité de la part de qui que ce soit, sont les agents au moyen desquels il tâche de sonder l'opinion. Nous ne nous ferons pas prier pour donner notre opinion sur ce qui se passe. Personne n'a le droit de pareilles circonstances, de désorganiser et de turber son avenir pour son avantage personnel; et personne ne le fera non plus; nous en avons la conviction, et nous pouvons dire la certitude. Nous nous réjouirons, pour notre part, de voir occuper la place de juge en chef de Montréal par M. Lafontaine, et M. Vallières, cette gloire du pays, ne saurait en valoir un plus digne successeur dans des fonctions importantes et difficiles, si ses infirmités corporelles l'obligeaient à les abandonner. Mais il ne s'agit pas précisément de M. Lafontaine dans le moment, il s'agit du pays, il s'agit des destinées du Bas-Canada qui, suivant nous et suivant bien d'autres, doivent avoir la prépondérance sur tous les intérêts personnels possibles. M. Morin sera orateur, dit-on; c'est bien. Nous approuvons toujours le vote de la chambre qui élève M. Morin à cet honneur. Mais M. Lafontaine sera juge en chef, et les deux chefs de l'opposition, les deux hommes qui, par leur longue carrière parlementaire, leurs talents et leurs connaissances, peuvent le mieux protéger le Bas-Canada et diriger l'opposition, ces deux hommes seront pour ainsi dire perdus pour le pays! C'est pour le coup que M. Draper s'applaudira du plus beau et du plus important triomphe de sa vie publique. Tuer à coup d'honneur et d'argent un parti puissant qui, durant la session, lui a fait éprouver tant d'échecs, c'est triompher à la manière de son maître lord Sydenham, dont il a été le ministre. Cependant si quelqu'un a pu être dupé de ses ruses, il a pu voir qu'il avait affaire à d'aussi rudes gens qui, quoique plus honnêtes et plus honorables, et il pourra probablement se convaincre que ses calculs n'ont pas trouvé l'ennemi en défaut dans ses retranchements.

Dans tous ces bruits de changements, il est bien question de M. Sherwood, le solliciteur pour le Haut-Canada; mais il n'est nullement question de M. Taschereau, le solliciteur-général pour le Bas-Canada; on est aussi silencieux sur son compte qu'il l'a été lui-même dans la chambre, lors même que par ses votes, il appliquait impitoyablement, ses compatriotes. Probablement que dans ce moment, il médite sur les moyens d'expliquer à ses électeurs son vote sur la question des Jésuites, et tous ces autres votes anti-canadiens.

devant moi; contente-toi de me dérouler ton récit, et sois bref.

—Je vous demande bien pardon, monsieur Bourguignon, ça ne m'arrivera plus. Un de ces beaux messieurs, reprit le jardinier, un baron polonais, un de ceux qui viennent le plus habituellement à Menecy et qui; restent le plus longtemps sans jamais donner le moindre pour-boire à nous autres, parlait à Louise mystérieusement le soir, le matin, partout où il pouvait la rencontrer: au jardin, dans le parc, dans la cour, dans les appartements. Je faisais des scènes à Louise, elle m'envoyait promener; je recommençais, elle m'envoyait coucher; enfin, vexé d'être ainsi repoussé, je lui déclarai que si elle ne cessait pas de chahuter avec le Polonais, il finirait par lui arriver malheur. Je ne sais si mes menaces ont produit de l'effet, mais, un beau matin, le Polonais a pris la poudre d'escampette et n'est plus revenu.

—Et bien! voilà une affaire réglée; le champ de bataille te reste; tu voilà maintenant tranquille comme Baptiste, mon cher Séraphin.

—Pas du tout, monsieur Bourguignon, ce départ n'a fait que compliquer les affaires. Louise, depuis la disparition de ce grand escogriffe est d'une humeur massacrante, elle me fait d'attendre plus attentivement; on un mot, elle me traite ni plus ni moins qu'un caniche; c'est à en perdre la respiration; outre cela, elle va à la poste tous les jours...

—Et bien! interrompit le grognard, qu'a de comptable la poste aux lettres du pays, avec ton sentiment?

—Vous ne vous comprenez pas, monsieur Bourguignon; elle va à la poste pour prendre les lettres du Polonais, lesquelles lettres lui sont adressées poste restante. Comprenez-vous le truc, maintenant? M. Potard m'a dit qu'outre cela, éto allé aussi jeter dans la boîte ses réponses à des heures qui n'avaient pas de nom.

—Potard est un affreux canicheur sur les pro-

pos duquel on ne doit pas accuser autrui. Si tu prends tes avis de cette boutique-là, Séraphin, je te le dis avec politesse et sans rancune, tu feras bien de ne plus remettre les pieds dans mon domicile.

—Je ne prends pas ses avis, monsieur Bourguignon, puisqu'au contraire je viens chercher les vôtres, répondit le jardinier d'un air piteux.

—A la bonne heure! fit le grognard.

—Toutes ces allées et venues m'intriguaient, et je ne savais comment faire pour savoir ce que cette correspondance chantait, lorsque le hasard m'a fait tomber une de ces missives entre les mains. Hier, à la brune comme j'étais en train d'arroser le grand parterre vis-à-vis la chambre à coucher de madame, je trouvai à mes pieds une lettre sur l'adresse de laquelle il y avait écrit: "A mademoiselle Louise, à Menecy, par Corbiel, Seine-et-Oise, poste restante."

—Comme! va donc, par villageois.

—J'ai ramassé la lettre et j'ai été la encher dans l'écurie.

—C'est prudent fit le grognard, parce que s'il y a des indiscretions de commisses, c'est aux chevaux de M. d'Harleville qu'il faudra s'en prendre, n'est-ce pas? Ah! farceur que vous êtes, monsieur Séraphin!

—Et puis ensuite je suis allé la lire à mon aise.

A ces mots, le grognard fronça le sourcil en disant:

—Monsieur Séraphin, c'est mal et très-mal, ce que vous avez fait là.

—Puisqu'elle était déchétée, c'to lettre! répliqua le jeune homme.

—Tu as eu encore plus tort, attendu qu'il ne faut jamais, non jamais, au grand jamais! chercher à connaître les secrets de quiconque et de n'importe quoi.

—Et puis, interrompit Séraphin; il vient toujours ainsi voir madame.

—Mais tous les Polonais se ressemblent avec leurs cheveux blonds et leurs moustaches rousses, fit encore le grognard. Puis, s'adressant à Séraphin, il ajouta: Et tu dis qu'il est baron!

—Dam! il y a des jours où on l'appelle M. le baron, d'autres jours où on le nomme M. le major, au choix des personnes.

—Ah! par exemple! exclama le vieux soldat, il semblerait... Oh! mais non, la chose est impossible... Et après, Séraphin!

—Et bien! après, j'ai bien vu qu'il se machinait quelque chose de surnaturel dans le château, et que mademoiselle Louise étoit complice du Polonais.

—Du moment où cette lettre n'effarouche pas ton amour pour la femme de chambre de madame d'Harleville, il faut la lui rendre, dit le grognard. Mais se ravissant aussitôt, et comme soudainement illuminé par un pressentiment intime, il reprit: Séraphin, veux-tu me confier cette lettre?

—Certainement, monsieur Bourguignon.

—Alors prête-la-moi.

Et le grognard tendit la main en détournant la tête.

—Jo l'ai recachée dans l'écurie, fit le jardinier.

—En ce cas, va la dénicher et vivement.

Comme Séraphin s'appretait à partir, le grognard le retint par le bras en ajoutant:

—Veux-tu suivre mes ordonnances?

—Pardienne! puisque je ne suis venu vous trouver que pour ça.

—Voici l'ordre du jour, dit le vieux soldat: Ne parle à personne de la trouvaille que tu as faite dans le jardin, parce que je présume qu'il y va de l'honneur et de l'intérêt de tes maîtres.

—Oh! ça, c'est sûr et certain, attendu qu'il y est question de mademoiselle Blanche et de ce bon M. Gontrand... C'est-il là un bon jeune maître!

—Alors, précipite-toi au pas de course! s'écria le grognard avec feu, et reviens au pas accéléré; je t'attends ici, au même poste.

Séraphin partit comme un trait. Dix minutes ne s'étaient point écoulées qu'il étoit de retour, et que, tout haletant, il remettait au grognard la lettre du Polonais. Alors, posant sa large main sur l'épaule du jardinier, le Balafre regarda le jeune homme de ces yeux qui avaient si souvent fait trembler les Russes, les Prussiens et les Autrichiens, en lui disant:

—C'est bien, Séraphin; maintenant va continuer ton service actif au château, et motus; voilà la chose!

ÉMILE MARCO DE SAINT-HILAIRE.

(A continuer.)